KLEIN Cecelia F. (ed.), *Gender in Pre-hispanic America. A symposium at Dumbarton Oaks, 12 and 13 october 1996*, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, D.C., 2001, viii + 397 p., 117 fig., index, bibl.

Marie-Charlotte Arnauld

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/1258>

DOI : 10.4000/jsa.1258

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 282-286

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Marie-Charlotte Arnauld, « KLEIN Cecelia F. (ed.), *Gender in Pre-hispanic America. A symposium at Dumbarton Oaks, 12 and 13 october 1996*, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, D.C., 2001, viii + 397 p., 117 fig., index, bibl. », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 88 | 2002, mis en ligne le 17 novembre 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/1258> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.1258>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Société des Américanistes

KLEIN Cecelia F. (ed.), *Gender in Pre-hispanic America. A symposium at Dumbarton Oaks, 12 and 13 october 1996*, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, D.C., 2001, viii + 397 p., 117 fig., index, bibl.

Marie-Charlotte Arnauld

- 1 Ce livre est un collectif d'articles issus d'un symposium tenu à Dumbarton Oaks les 12 et 13 octobre 1996. Dans l'introduction, Cecelia Klein explique que l'idée du symposium a d'abord rencontré une certaine réticence, due au fait que les *gender studies* étaient encore trop récentes dans le domaine mésoaméricain. Un symposium a bien été organisé par les historiennes de l'art Virginia E. Miller et Mary Ellen Miller, au Congrès des Américanistes de Bogotá en 1985, mais sans suite, si ce n'est la publication même du symposium. L'intérêt pour le rôle des femmes en Mésoamérique préhispanique remonte pourtant, en histoire de l'art, à Tatiana Proskouriakoff, dont l'article intitulé « Portraits of Women in Maya Art » (1961) démontre que quelques figures de la sculpture maya classique représentent, non pas des hommes, mais des femmes royales ; elle étudia ensuite l'iconographie de Yaxchilan, où les reines jouent effectivement un rôle important à côté des rois.
- 2 En dépit des intentions de Klein (p. 5) qui ne souhaitait limiter ni les auteurs, ni le thème général de l'ouvrage aux seules femmes et aux seules questions féminines ou féministes, les auteurs sont en majorité des femmes puisqu'un seul homme a participé (« [...] the relatively small number of male contributors in this volume... » !). La diversité disciplinaire est un peu plus marquée : archéologie, ethnohistoire, ethnologie, la mieux

représentée étant l'histoire de l'art. Les documents sur lesquels s'appuient ces études sont des objets archéologiques (Gero, Brumfiel, Serra Puche), des représentations sculptées (Joyce), des textes glyphiques et des documents pictographiques (Marcus), des textes ethnohistoriques (Burkhart, Dean, Klein), des enquêtes ethnographiques (Klein, Monaghan). La notion de genre n'a pas été débattue ni définie au cours du symposium.

- 3 L'ordre dans lequel sont présentés les articles n'est pas facile à comprendre de prime abord, Klein nous ayant annoncé en introduction avoir finalement abandonné les trois thèmes qui avaient structuré le séminaire (méthodologie, concepts préhispaniques de genre et *gender politics*, p. 6). Il semble tout de même que deux approches extrêmes fonctionnent comme des pôles opposés entre lesquels se distribuent les contributions : d'un côté il est entendu que les études de genre consistent à *démasquer* les relations dominantes des hommes vis-à-vis des femmes quel que soit le contexte culturel, de l'autre on prétend plutôt identifier les rôles masculins et féminins dans chaque système culturel pour chaque période. La première approche correspond au premier article présenté, celui de Joan Gero ; la seconde au dernier article, celui de Joyce Marcus. Dans les deux cas, il semble que la notion de genre masculin/féminin soit, explicitement ou implicitement, superposée à celle de la différence sexuelle biologique (la nôtre, en Occident). Il en est de même dans les autres articles, mais quatre contributions se distinguent justement en ce qu'elles mettent en question cette superposition, celles de Carolyn Dean, de Rosemary Joyce, de Cecelia Klein et de John Monaghan ; ce sont aussi les seules études qui ne traitent pas des femmes, ou de femmes, mais du genre masculin/féminin, celles de Dean et de Klein portant avant tout sur les mâles qui ne sont pas des hommes (Dean) et sur les hommes qui ne sont pas des mâles (Klein).
- 4 Du côté du « pôle démystificateur », Joan M. Gero présente l'étude de cas d'un corpus archéologique des Andes centrales, de la période 200-600 apr. J.-C., qui comprend, d'un côté, des données de fouilles et, de l'autre, une collection de céramiques de style Recuay aux décors peints et modelés (vallée de Huaraz). Dans les fouilles du site de Queyash Alto, les éléments de culture matérielle identifiant les femmes se limitent à des épingles de cuivre et à des fusaïoles ; bien peu de chose, on s'en étonne. Heureusement, les céramiques Recuay présentent des hommes et des femmes bien identifiés comme tels, figurés dans leurs activités ou dans leurs rôles spécifiques : *e. g.* les femmes étaient les gardiennes de la maison, ce qui ne surprend pas. L'auteur veut dépasser les corrélations les plus évidentes et invite le lecteur à exercer sa méfiance vis-à-vis de cette iconographie aux messages « officiels » pris dans un système de représentations conventionnel... « *which asserts a simplified social resolution* ». L'essentiel est d'appliquer avant tout la *gender theory* pour éviter les pièges des représentations anciennes du pouvoir. Il n'est pas certain que les questions que l'auteur voulait poser au corpus archéologique soient de celles auxquelles l'archéologie peut répondre.
- 5 Elizabeth M. Brumfiel s'intéresse comme Gero aux relations masculin/féminin sous l'angle des activités et des rôles dans le cadre théorique général de ce qu'elle appelle l'économie politique. Elle n'étudie qu'une seule classe d'objets archéologiques, les fusaïoles, outil féminin. Elle pose la question que ne pose pas Gero : comment se fait-il qu'il n'y ait pas, dans la culture matérielle aztèque, d'objets aussi signifiants pour l'identité masculine que les fusaïoles pour l'identité féminine ? Mais le rapport entre genre, identité et rôle socio-économique n'est qu'à peine évoqué en conclusion (p. 76).

- 6 Du côté du pôle opposé, Joyce Marcus adopte une démarche plus directe et simple que Gero et Brumfiel : elle se propose d'identifier les femmes ayant régné à l'époque classique dans les basses terres mayas, au moyen du corpus des inscriptions glyphiques et des représentations sculptées associées. À son habitude, elle utilise un comparatisme généreux pour délimiter la question, depuis une définition féminine du pouvoir (Lovedu, Afrique du Sud), jusqu'à une définition à ce point masculine que toute femme gouvernant devait se représenter en homme (Égypte ancienne). Les Mayas semblent à mi-chemin. Elle apporte une donnée nouvelle : les inscriptions de Yaxchilan suggèrent qu'a eu lieu ce qu'on peut appeler la « régence » d'une femme de Calakmul entre 742 et 752 à Yaxchilan, entre les règnes de Shield Jaguar et Bird Jaguar (pp. 28-29). De tels cas n'étaient pas rares, du moins à la suite de mariages hypogamiques (l'épouse est de rang plus élevé que son mari). Mais il n'existe aucune stèle à inscription érigée pour une reine régente ; toutes sont mentionnées par leurs fils. Représentation tronquée, dont on retrouve des exemples dans les documents mixtèques et aztèques. Les femmes ayant gouverné furent plus nombreuses que ne l'indiquent les sources.
- 7 L'étude des offrandes de figurines féminines du site de Xochitecatl (Mexique) par Mari Carmen Serra Puche ne cherche pas à restituer des rôles féminins, mais se borne à entériner le caractère presque exclusivement « féminin » d'un matériel rituel associé à un centre cérémoniel situé entre les trois grands volcans de l'Altiplano occidental, dont deux ont traditionnellement une identité féminine (la Malinche et l'Ixtaccihuatl) : l'intérêt de ce corpus placé dans ce contexte est de se prêter, semble-t-il, à une interprétation à partir d'un panthéon féminin et de rituels bien connus pour l'époque aztèque. Les analyses sont amorcées, elles contribueront peut-être aux recherches sur le genre dans l'Altiplano au Classique et postérieurement.
- 8 John Monaghan montre la même attention que Joyce Marcus à la diversité des contextes culturels, mais il prétend clairement rester en deçà du parti-pris consistant à calquer le genre sur le sexe biologique et s'abstient délibérément de traiter de relations, de rôles et d'activités (p. 288). Il s'intéresse plutôt à ce qu'il appelle la « physiologie » de la différence de genre en Mésoamérique. Reconnaisant le manque de données ethnographiques directes (le sujet ne se prête pas à enquêtes), Monaghan prend le parti d'aborder la question par le biais des tabous attachés aux organes sexuels et à la grossesse. Son analyse est riche de notations et de réflexions assez fortes qui ouvrent des perspectives – en particulier sur le genre des outils, les femmes maniant des outils considérés comme féminins, mais aussi d'autres, masculins, comme le sabre (*machete*) de tissage. Cependant l'article est un peu court et l'auteur paraît se situer en retrait dans le volume.
- 9 Entre les deux pôles opposés des études de Gero et Brumfiel, d'une part, et de Marcus, Serra Puche et Monaghan, d'autre part, s'insèrent les quatre études de cas des ethnohistoriennes et historiennes de l'art, sur les Nahuatl et les Nahua (Burkhart, Klein), les Mayas (Joyce) et les Quechua des Andes (Dean). Louise Burkhart s'intéresse à la conduite (*behavior*) de genre considérée comme convenable – comportements sexuels et soumission de l'épouse à son mari – dans les premiers temps de la christianisation, comparant habilement des textes ethnographiques avec des descriptions ethnohistoriques (« chrétiennes »). Les trois articles suivants prétendent traiter de la notion même de genre, par rapport à la différence sexuelle, dans les contextes culturels envisagés.

- 10 Rosemary Joyce, auteur d'un autre volume paru presque simultanément, intitulé *Gender and Power in Prehispanic Mesoamerica* (University of Texas Press, Austin, 2001), apparaît comme assez proche de la position de Gero, mais avec sans doute plus d'ambition puisqu'elle aborde la nature même de « l'idéologie » de genre en Mesoamérique ancienne, qu'elle qualifie de « hautement fluide » (p. 109). Donnant quelques exemples de divinités aztèques de genre indéterminé – ce qui pourrait placer l'étude de Serra Puche en porte-à-faux –, elle opte cependant pour l'analyse des « manipulations » du corps dans l'aire maya, c'est-à-dire la représentation sculptée des vêtements et des ornements, qui reflètent paradoxalement des catégories de genre, non pas « fluides », mais au contraire fortement différenciées, masculin/féminin. Il s'agit d'y voir une forme de contrôle social en faveur de l'hétérosexualité imposée aux adultes, une interprétation qu'on retrouve chez Klein, mais mieux énoncée et fondée sur une notion plus développée de l'indétermination de genre comme instabilité du sexe.
- 11 L'article de Carolyn Dean traite aussi des paradigmes de genre, mais dans les Andes, et cherche plus spécifiquement ce qui fait qu'un « mâle biologique est un homme dans les Andes » (p. 148). Elle utilise les catégories de cens incaïques décrites par Guaman Poma, dont elle publie les 20 dessins – dix catégories pour les femmes et dix pour les hommes, déterminées par l'âge –, ainsi qu'un grand nombre de données ethnographiques sur les *huancas* (héros morts transformés en roches, propriétaires des terres) pour préciser l'opposition masculin/féminin, et, par exemple, démontrer que la roche « cristallise » des qualités masculines, essentiellement d'action créatrice, alors que, dans les rares récits impliquant des femmes de pierre, elle personnifie la femme stérile (pp. 168-172). Dean montre bien aussi la complémentarité très marquée des catégories de genre dans le monde andin.
- 12 Enfin, l'article de Cecelia Klein est de loin le plus long. Elle centre d'emblée son étude ethnohistorique des Nahua sur l'affirmation que le genre n'est pas immuable et qu'il n'est ni bipolaire ni biologiquement déterminé (p. 184). Différenciant nettement la dualité de l'ambiguïté de genre dans les conceptions nahua, elle rassemble une très riche documentation ethnohistorique et ethnographique – d'ampleur mésoaméricaine, sans se limiter aux Nahua – pour démontrer que l'ambiguïté de genre, représentée par des entités comme Tezcatlipoca dans l'altiplano mexicain, ou le mannequin Maximon fabriqué dans les hautes terres mayas, joue un grand rôle dans les rites marquant la fin de l'année dans le calendrier indien. Klein est la seule à traiter de front cette ambiguïté, qu'elle définit dans ce contexte mésoaméricain comme l'opposé de l'idéal de l'homme marié (p. 225).
- 13 Indéniablement, les études de Dean et de Klein, auxquelles il faut à notre avis adjoindre celle de Monaghan, toutes trois attachées à traquer des idéologies excessivement difficiles à comprendre et à conceptualiser dans les cultures andine, nahua et mixtèque, forment un ensemble, sinon cohérent, du moins animé de la même volonté, presque farouche (chez Cecelia Klein, d'autres diraient « provocante »), de sortir des conceptions de genre occidentales, si prégnantes. Il est probable que sur plusieurs points – dualité, androgynie, complémentarité, mise en question des « rôles », sexualité –, ces trois contributions pourraient mieux se croiser et se répondre. Il est vrai que la valeur de celles de Klein et de Dean tient en partie à la richesse de la documentation. Mais elles ont le mérite de mettre en œuvre une problématique forte, qui se révèle fructueuse.

- 14 L'ensemble du livre confirme en fin de compte la mise en garde de Klein dans l'introduction : on a bien l'impression que la question du masculin/féminin en relation avec les sexes et la sexualité n'est pas encore mûre et on est assez satisfait de tomber, au détour d'un paragraphe de l'article de John Monaghan, sur cette phrase, somme toute banale : « *At this stage [...] we need fewer totalizing pronouncements and more precise analyses* » (p. 288). À la fin du livre, on retrouve la même phrase citée par Margaret Conkey dans son « Épilogue », peu substantiel, sur théorie et méthode, et elle est encore citée par Cecelia Klein dans sa conclusion, partie finale surprenante en ce qu'elle forme (que ne figure-t-elle en introduction !) la véritable recension intelligente de cet ouvrage, dont en vérité l'éditrice elle-même ne sauve que quelques contributions ! Il faut donc impérativement lire ce collectif dans le désordre.
-

AUTEURS

MARIE-CHARLOTTE ARNAULD

Archéologie des Amériques, CNRS, Nanterre